

MOREAU (PIERRE)

Angers 1842-45.

Jeudi 2 avril, la ville de Pierrefonds était en deuil ; elle assistait aux obsèques du regretté M. Moreau, conseiller municipal et fabricant de sucre en cette commune.

La cérémonie était imposante. Le Conseil municipal ayant à sa tête M. Ducharon, maire, et M. Bleuet, adjoint, ont accompagné leur collègue. La Société de secours mutuels, la Compagnie de sapeurs-pompier, la Société musicale, ont tenu à rendre à leur membre honoraire les derniers devoirs. Le cercueil disparaissait sous les couronnes de fleurs offertes de tous côtés ; d'autres couronnes étaient portées par des ouvriers de l'usine.

Les ouvriers avaient demandé l'autorisation de porter leur digne maître à sa dernière demeure. Cette demande avait, de leur part, un caractère touchant ; aussi leur a-t-elle été accordée.

Les cordons du poêle étaient tenus par M. Ducharon, maire et fabricant de sucre ; par M. Bleuet, adjoint ; par M. Nativelle, fabricant de sucre à Ber-

neuil ; par M. Haran, maire et cultivateur à Retheuil ; par M. Rosin, faisant les fonctions de Président de la Société de secours mutuels, et par le docteur Duriez.

Au cimetière, M. Ducharon, maire, au nom du Conseil municipal et de la population, a dit un dernier adieu à M. Moreau.

DISCOURS DE M. DUCHARON

MESSIEURS,

Mes fonctions m'imposent aujourd'hui un bien pénible devoir à remplir, celui d'adresser en votre nom un suprême hommage, un dernier adieu au collègue que nous pleurons. Le monde des travailleurs vient de faire une perte cruelle par la mort de M. Moreau ; sa vie fut un exemple de ce que peuvent le travail opiniâtre, la probité et l'intelligence ; fils de ses œuvres, il ne devait la situation qu'il avait acquise qu'à sa valeur et à son mérite personnel.

M. Pierre Moreau naquit à Limoges en 1828. Après de sérieuses études à l'École d'Arts et Métiers d'Angers, il entra de bonne heure dans les travaux publics, et, pendant plus de trente années, il se livra, avec son honorable collaborateur et ami, M. Dollot, aux constructions d'œuvres d'art. Ses qualités d'ingénieur, sa vive intelligence, la réputation de talent qu'il avait acquise, le firent connai-

tre dans plusieurs régions de la France; il serait trop long d'énumérer tous les travaux exécutés sous sa direction et auxquels son nom resta attaché : chemins de fer, viaducs, tunnels, dérivation des eaux de la Vanne, pour l'alimentation de la ville de Paris. En 1879, alors qu'il travaillait à la canalisation d'une partie de la rivière de la Meuse, M. Moreau fut obligé d'aller prendre la gérance de la sucrerie de Pierrefonds où déjà, depuis plusieurs années, il possédait des intérêts.

Vous savez tous, Messieurs, avec quelle activité il s'occupait de cet établissement; il fut un des premiers de notre région à adopter les nouvelles méthodes de fabrication; tout son temps était donné à l'étude, pour l'application dans l'usine et dans son exploitation agricole, de tous les nouveaux procédés chimiques et mécaniques; mais, ce travail de tous les instants, ce surmenage intellectuel, les émotions causées par la direction de ses entreprises développèrent, malheureusement, les germes de la cruelle maladie qui devait le ravir trop jeune encore à l'affection des siens et de ses amis.

Il y a quelques années, les électeurs de Pierrefonds le nommèrent conseiller municipal; nous aimions entendre sa parole autorisée, ses avis étaient ceux d'un homme qui avait réfléchi, qui savait, et qui jamais n'hésitait devant l'affirmation de la vérité. M. Moreau s'intéressait beaucoup à

l'avenir de Pierrefonds, et, lors de la question des eaux pour l'alimentation de notre ville, il nous donna ses bons conseils et n'hésita pas à nous faciliter l'exécution du captage d'une source dans sa propriété.

Il aimait Pierrefonds, et Pierrefonds le lui rendait bien ; nous en avons la preuve par le concours de la population à ses obsèques.

Aussi, Messieurs, je suis votre interprète en adressant à sa famille, à sa compagne si dévouée et à ses fils qu'il aimait tant, l'expression de notre profonde et douloureuse sympathie.

Les ouvriers de la sucrerie, reconnaissants envers leur maître, ont également exprimé leurs regrets par les paroles suivantes :

EXTRAIT DU DISCOURS DE M. GEOFFROY, COMPTABLE

MESSIEURS,

Avant de quitter cette tombe et de nous séparer des restes mortels du maître que nous pleurons, il est de notre devoir à nous, ses employés et ses ouvriers, de joindre notre faible voix aux éloges mérités qui viennent à juste titre de lui être adressés.

Nous n'avons à déposer sur ce cercueil qu'une

bien modeste offrande : une fleur; un souvenir : celui de la reconnaissance.

Je n'essaierai pas de vous retracer la vie publique de M. Moreau; je ne décrirai pas les travaux gigantesques où son nom, inséparable de celui de M. Dallot, restera attaché; je laisse ce soin à de plus autorisés.

Mais il n'y avait pas en M. Moreau que le génie nécessaire aux grandes entreprises, il y avait aussi en lui l'homme de cœur, et c'est celui qu'il nous a été donné le plus souvent d'apprécier.

. ,
Il possédait à un haut degré la modestie, et il était charitable par nature; il voulait faire le bien, mais ne cherchait nullement l'ostentation. Au contraire, il faisait le bien sans bruit; dans l'ombre, il aurait voulu se cacher à lui-même la bonne action qu'il accomplissait. Nous, que les circonstances ont rendu les témoins involontaires de ses bontés, pouvons dire que cette main qu'il nous a été donné de presser, quelques minutes avant qu'il nous quitte, s'est plus d'une fois ouverte largement sur des infortunes, et jamais, suivant le précepte évangélique, la main gauche n'a su ce que distribuait la droite.

Une de ses préoccupations a été d'assurer, dans la mesure du possible, le bien-être de ses ouvriers, et quand le malheur a frappé l'un d'eux, on a toujours vu M. Moreau, compatissant aux faibles, indulgent

aux petits, serviable aux malheureux, et bon pour tous.

Son administration ne laissait rien à désirer. Là aussi il déployait son activité accoutumée. Il se rendait compte par lui-même de tout ce qui se faisait et ne confiait à personne le soin de cette vérification.

Une existence aussi bien remplie s'use vite. Tant de préoccupations devaient certainement avoir une fin prématurée : c'est ce qui est arrivé. Le 30 septembre dernier, en nous quittant, M. Moreau se promettait bien d'être, le lendemain, le premier à l'œuvre, et donner le signal du commencement de la campagne sucrière qui allait s'ouvrir; il supputait les heureux auspices sous lesquels cette fabrication se présentait. Le lendemain nous l'avons vainement attendu pour commencer: ce qui, la veille, n'était qu'un lit de repos, était devenu dans l'espace d'une nuit, un lit de douleurs. Il ne se leva pas; le courage était là, mais les forces faisaient défaut.

Il demeura ainsi, pendant six longs mois, s'occupant chaque jour, malgré ses souffrances, de tout ce qui concernait le travail et l'administration de l'usine. On a eu à de rares intervalles, des lueurs d'espoir qui faisaient entrevoir une guérison prochaine; vaincu par une maladie atroce qui, chaque jour, faisait des progrès considérables, cette existence si chère à tous a été impitoyablement tranchée.

Le pays, Messieurs, se ressentira de la perte qu'il vient de faire dans la personne de M. Moreau. On a pu apprécier aux assemblées du Conseil municipal dont il faisait partie, la rectitude de son jugement et de ses mérites personnels. Il joignait à une bienveillance native une douceur qui le faisait aimer, et son obligeance n'a jamais manqué de rendre le service sollicité. Son bon cœur le rendait sensible aux souffrances des autres ; il a été le conseiller de beaucoup et l'ami de tous. La satisfaction qu'il éprouvait du bien-être qu'il procurait était pour lui la récompense du devoir rempli.

C'est donc, cher maître, pénétrés de la plus profonde affliction que nous vous accompagnons à votre dernière demeure. C'est vraiment ici que sera pour vous le lit de repos : ce repos que vous avez si bien gagné et qu'il vous eût été si doux de passer parmi les vôtres, entouré de soins dévoués et que l'on eût été heureux de vous prodiguer.

Vous emporterez avec vous l'estime et les regrets de tous ; je n'en veux pour témoin que l'assistance nombreuse accourue à la nouvelle de votre mort ; elle est venue pour rendre un témoignage éclatant à vos mérites. En venant vous accompagner aujourd'hui, elle a voulu partager notre peine et l'adoucir en mêlant ses larmes aux nôtres. Nous lui exprimons toute notre reconnaissance et nous désirons de grand cœur que cet empressement soit pour l'épouse

éplorée que vous quittez un soulagement à l'amertume de son chagrin, à celui de vos chers enfants et de toute votre famille; nous leur conservons toute notre affection en souvenir de votre mémoire.

Reposez donc en paix et que le bonheur que le Seigneur accorde à ses élus soit pour vous la récompense d'une vie trop courte, hélas! mais si noblement remplie!

Au nom de mes Camarades, vos employés et vos ouvriers, nous vous disons, Monsieur Moreau;

Adieu!

(Extrait du *Progrès de l'Oise*, du 4 avril.)

L'assistance nombreuse qui avait tenu à accompagner M. Moreau, témoigne hautement de la sympathie que notre Camarade avait su inspirer.

L'agent de la Société, gérant,
PROSPER MARTIN.